

a déserté la place d'honneur où on l'avait originairement installé. Il a sans doute cédé à l'ennui de n'avoir plus de clients. Il est parti, et il a bien fait. Il serait peut-être plus exact de dire que la Révolution française l'a brutalement descendu. Quoi qu'il en soit, l'absence de saint Martin ne serait qu'un demi-mal si, du moins, le Maître de céans n'avait pas, lui aussi, quitté sa maison. L'église de Combray n'est plus que — nominalement ou accidentellement — la maison de Dieu. Quand bien même la lampe morte du sanctuaire ne nous en préviendrait pas, l'air profane qu'on y respire indique suffisamment que l'Hôte divin du tabernacle est absent. A part le maître-autel, plutôt rustique, encore debout, et attendant le desservant qui n'y monte plus guère, aucun meuble, aucune sculpture dans le chœur séparé de la nef par une balustrade dans le même style.

La nudité du sanctuaire laisse présumer celle du vaisseau de l'église. Deux coups de plume suffisent à sa description : une allée centrale bordée, de chaque côté, par dix-huit à vingt bancs rustiques, grossièrement peints, et pouvant asseoir cinq ou six personnes. Ni chaire, ni stations du chemin de la croix, ni emblèmes religieux ; en résumé, une salle protestante aussi bien que catholique. L'entrée principale de la haute tour qui fait bloc avec le long-pan de l'église, côté de l'épître, est sur la nef, à quelques mètres de la balustrade.

C'est la tour des cloches ; je la préfère au clocher — presque toujours inélégant — à cheval sur le portail des églises canadiennes. Cette tour des cloches, il